

épiphanie

« Partout la vapeur, une chaleur étouffante et les effluves étourdissantes des produits qui macèrent dans ces immenses cuves. La lumière tremblotante et incertaine des néons au plafond, aveuglante. Un hangar gigantesque, froid, gris. Ça fait peur, ça pue et c'est dangereux. On enfile la combinaison, le bonnet, les gants, les bottes, le masque, les lunettes, tout, tout, pour avoir une chance de survie. On se met à deux, on fait gaffe, on sait jamais. Et faut faire attention à un truc surtout : rien renverser. Alors pour éviter que ce soit toujours le même qui prenne le plus de risques, on échange de place à chaque fois. Toutes les trente minutes on s'arrête pour aller prendre une douche, pour éviter de choper un cancer, ou une merde du genre, on n'a pas tout compris. L'important c'est juste de pas choper ça. Alors on s'arrête, on enlève tout, tout, les lunettes, le masque, les bottes, les gants, le bonnet, la combi, et on frotte bien. Au cas où une goutte vicieuse se soit glissée quelque part, et puis pour pas garder une seule trace de la peur. Ben oui. La peur, faut s'en débarrasser vite, avant d'y retourner, ou avant de plus oser y retourner. La douche, faut pas qu'elle dure trop longtemps, mais faut pas qu'elle soit trop courte non plus. Un quart d'heure. Ni plus, ni moins. Si tu prends trop de temps, tu perds de l'argent sur ton salaire. Si t'en prends pas assez t'en perds sur ta vie. Moi j'suis d'avis qu'il vaut mieux perdre quinze minutes que quinze ans. Et puis c'est toujours ça de gagné, quinze minutes de pause entre la peur et la peur. La peur et la puanteur. Dring, douche finie. Alors, on y retourne. Et puis, faut pas se plaindre. Parce que nous au moins on a du travail, pas comme les autres là. Là-bas, de l'autre côté du champ, de l'espèce de no man's land qui entoure l'usine, y a des gens qui vivent. Les vieux, les handicapés, les malades. Dépressif ou tuberculeux c'est la même affaire : tu bosses pas, tu loges pas, tu manges pas. C'est lourd à porter, ces regards : pires que les cuves, quand on traverse le petit chemin sableux qui passe devant leur bidonville et me mène à mon studio dans le quartier construit exprès pour nous par le patron. Alors moi je baisse la tête, pour pas croiser les yeux pleurnichards des gosses et ceux rancuniers de leur mère. »

Tous les jours, Mathieu se rendait à l'usine. Tous les jours il passait devant ces espèces de cabanes faites de tôle, planches de bois, bouts de carton et de plastique ramassés là où ceux qui ne travaillaient pas mais gagnaient leur vie avaient laissé ceux qui travaillent les abandonner. Ce n'était même pas pour eux, ceux qui ne travaillaient pas. C'était simplement parce qu'ils ne savaient pas où les mettre ailleurs qu'ici. Alors ils les prenaient. Les parents qui avaient perdu leur travail venaient sur le terrain vague qui servait de décharge avec leurs enfants. Les larmes aux yeux, un sourire placardé sur le visage, ils étaient rentrés un jour de l'usine en disant à leurs petits qu'ils allaient déménager. Dans un endroit complètement différent mais pas si lointain. Qu'ils allaient enfin passer leurs journées ensemble ! Alors il fallait aider Papa et Maman à tout ranger, à prendre toutes les provisions qu'il y avait dans les placards, même les restes du repas d'hier, même le petit quignon qui traîne au fond de la huche à pain depuis une semaine. « Prenez bien les couvertures, surtout ! on risque d'avoir froid là-bas. - Pourquoi, Papa ? Il neige souvent là-bas ? - Non, mon petit, comme ici mais on ne pourra plus se chauffer comme avant alors pense bien à tes petits chaussons et ton pyjama, le manteau qu'on t'a offert à ton anniversaire et toutes tes chaussettes. » Puis Papa se détournait, allait chercher les draps avec Maman pendant que ses yeux se mouillaient. Puis quand on était prêts on partait. Au milieu de la nuit, si possible avant quatre heures du matin pour que personne ne sache qu'on ne reviendrait pas demain, puisqu'on avait affiché le même sourire en sortant du travail hier avec ses collègues. Le licenciement. L'humiliation. La promesse de la misère, de l'ostracisme. Et puis en sortant de là où on n'était plus chez nous, on empruntait le même chemin de sable que la veille, mais on prenait le virage interdit. Tracé par les pas des exclus dans l'herbe, pas par la machine de l'ouvrier. Celui que personne ne voulait prendre, celui que l'on était à présent obligés de prendre. Il fallait trouver une place. Où ? C'était déjà bondé. Et rien n'était prévu pour vous. Quand le grand patron se détournait de nous, nous n'avions plus rien. Personne

n'était pieu, là-bas. Tout le monde savait qui décidait de nos vies, qui pouvait écrire notre destin. On avait déjà un dieu de chair et de sang, qui vous fournissait tout ce qui vous était nécessaire à condition de lui obéir au doigt et à l'œil. Vous étiez remplaçable. Tous sans exception. Parfois même on vous présentait un concurrent contre lequel il était impossible de lutter et qui remplacerait toutes vos petites mains par sa seule présence, et était pourtant remplaçable aussi. Le seul irremplaçable était Lui. C'est comme cela que Rémy et Anne ont perdu leur emploi. Inutiles. Face à la machine, comment faire face ? Ils avaient bien essayé de montrer qu'ils avaient un savoir-faire, une vraie connaissance des pièces et des produits qu'ils manipulaient, mais ils étaient lents. Humains. Trop. Ces larmes, ces sourires, ces dialogues, la maladie, parfois, quel fardeau ! Si le patron ne voulait plus d'une machine, il lui suffisait de la remplacer sans subir de pleurnicheries, ni de dialogues superflus. C'est pour cela que ses ouvriers ne devaient pas adresser la parole aux autres. Ils ne devaient pas compatir, mais avoir peur d'être à leur place. La compassion, c'est la révolution. Alors maintenant, même lorsqu'ils étaient convoqués dans son bureau, lorsqu'ils savaient qu'ils ne reviendraient pas le lendemain, ils faisaient de leur mieux pour rester stoïques. Pitoyables, ils gardaient les yeux ouverts pour empêcher les larmes de couler, se mordaient les lèvres pour ne pas laisser éclater un sanglot. Ils tentaient de devenir les machines, de travailler plus vite, de répéter les gestes de la manière la plus précise et mécanique possible, de prendre le moins de pauses possibles tout en consommant le moins possible. On ramenait le café de chez soi pour ne pas utiliser les ressources du patron et se montrer infatigables. Lorsque certains osaient prendre une pause, elle devait être la plus courte possible et la plus silencieuse, surtout. On n'aurait rien entendu, à cause du tintamarre impossible que produisait toute l'activité en cours, mais les gens ne parlaient plus. Ils s'asseyaient, regardaient dans le vide et vidaient leur tasse de café. Leurs yeux, vitreux, rouges, gonflés par le manque de sommeil, fixaient un point. Jamais ils ne devaient se croiser, au risque de créer une

interaction sociale, l'envie irrépressible d'établir un contact humain. On avait vite compris que ceux qui avaient rejoint les malades et les vieux étaient les bavards. Ceux qui mettaient tout le monde de bonne humeur, qui parlaient même à ceux qui s'approchaient de l'âge du retrait, ceux qui faisaient durer les pauses dans le rire, qui prenaient du temps sur leur salaire quand vous veniez travailler les yeux rouges de chagrin pour vous offrir un sourire. C'étaient les pires. Les plus humains. À éliminer.

Mathieu, lui, n'était ni des uns ni des autres. Il faisait son travail, simplement. Et puis lui ne travaillait pas à côté des autres, mais avec quelqu'un. Avec son binôme, il était essentiel de communiquer. Contrairement à ceux qui travaillaient à la chaîne, il ne risquait pas d'être remplacé par une machine. Et même s'il l'était, il se dirait simplement que c'est la vie. Mathieu n'était pas résilient, simplement résigné. Un privilège qu'il devait à son efficacité sans faille. Mathieu, il n'était pas bavard, jamais malade, il n'avait pas de femme, pas d'enfants, pas d'amis, et il avait perdu ses parents assez tôt pour ne pas avoir eu à imposer son deuil à son patron. Quelquefois, le dimanche, il allait prendre un verre avec des « copains du boulot ». On ne s'appelait pas des collègues, c'était réservé aux bureaucrates. A part ça, il arrivait à l'heure, pas en avance, pas en retard. Juste à temps pour faire ce qu'il fallait. Il faisait ce qu'il fallait puis rentrait chez lui, où il mangeait, dormait, puis retournait au travail. L'ouvrier parfait.

Alors Mathieu, évidemment, ne parlait pas aux autres lorsqu'il passait devant leurs habitations.

« Mathieu ! »

Il écarquilla les yeux, accéléra le pas. Il reconnaissait cette voix. C'était celle de Rémy. Il ne l'avait pas vu hier à l'usine, il savait ce que cela signifiait, comme tout le monde d'ailleurs. Pas question de lui adresser la parole. Il se souvenait quand l'an dernier il était le seul à lui avoir souhaité un joyeux anniversaire. Comment le savait-il ? Aucune idée, mais il était venu, avec un

grand sourire, lui dire comme il était heureux de pouvoir travailler avec lui, et lui avait même proposé d'aller boire un verre après le travail. Mathieu avait refusé. On était jeudi. Il était réglé comme un coucou suisse : si ce n'était pas prévu, ça n'arriverait pas. Et les verres avec les copains, c'était le dimanche. Rémy n'était pas son copain en plus.

« Mathieu, tu penses pas que tu vas finir par rouiller à force de te comporter comme un automate ?

- J'ai rien d'un automate, je veux juste garder mon boulot.
- Tu parles, fais comme tu veux tu finiras ici quand même.
- Laisse-moi tranquille. »

Mathieu sortit sa montre. Merde, il allait être en retard à cause de ce con de chômeur ! Ça n'était tout de même pas de sa faute si Rémy avait fini par subir les conséquences de sa bonne humeur malade. Le boulot, c'est le boulot, on se fait pas de potes là-bas. Les copains c'est en sortant. Il arriva à l'usine avec cinq minutes de retard. Trop ponctuel, le moindre petit dérangement lui faisait perdre un temps fou ! Merde, merde et merde ! Ce sera marqué sur sa fiche jusqu'à présent immaculée ! Avec rage il se changea et arriva devant un ouvrier fortement agacé. « On va devoir prendre du temps sur notre pause à cause de toi ! »

Affreuse journée pour Mathieu. Lorsqu'il emprunta à nouveau le petit chemin le soir pour rentrer chez lui, il grommelait contre Rémy, espérant ne pas le croiser. Préoccupé, il ne regardait pas devant lui et manqua de trébucher. Une petite fille était accroupie à ses pieds, fixant quelque chose dans l'herbe.

« Pu- rée ! Mais c'est pas possible quand même ! Pas deux dans une journée ! »

Jamais il n'avait croisé de gens qui n'allaient pas à l'usine sur ce chemin. En trente ans. Et voilà qu'il en croisait deux. Qui se ressemblaient en plus. La petite fille tourna la tête, levant des yeux contrariés vers Mathieu.

« Chut ! dit-elle en portant son index à ses lèvres. Vous allez faire peur à la coccinelle. »

Faire peur à la coccinelle ? C'était la meilleure ! Il risquait de se faire renvoyer parce que son père lui avait adressé la parole, mais il fallait faire attention à ne pas faire peur à la coccinelle !

“Regardez, elle est là.”

Elle indiqua du menton une marguerite, mit ses mains sur ses genoux et y posa la tête, pour l'observer de plus près. Elle fronçait les sourcils, ses yeux n'étaient plus qu'une fente dont les éclats bleus fixaient la fleur. Soudain, elle sauta sur ses jambes.

« Elle s'est envolée ! Monsieur, monsieur, elle est sur vous ! »

Effectivement, la coccinelle s'était posée sur la casquette de Mathieu.

« Ça porte chance, vous savez ? »

La chance, Mathieu n'en avait pas besoin. Ce dont il avait besoin, c'était seulement de manger et dormir.

« Rentre chez toi, petite, tes parents vont s'inquiéter.

- Mes parents ils sont contents que je sois dehors, parce que avant j'étais obligée de rester tout le temps enfermée chez nous quand eux ils étaient au travail. Depuis qu'on est là ils peuvent jouer avec nous, et moi je peux jouer dehors. »

Mathieu partit sans un mot. Alors ils étaient heureux ici ? Ça ne l'étonnait pas. Des saltimbanques, que c'étaient ! Mais... comment ? Ils étaient condamnés. Le patron ne leur donnait plus un sou. Ils étaient obligés de dormir tous ensemble, comme des animaux. Ils étaient avec les autres malheureux, tous ceux que personne ne voulait voir.

« Ceux que je plains le plus en réalité, ce sont leurs voisins. Ceux qui sont arrivés avant et qui sont obligés d'entendre leurs piaillements incessants, leur démagogie permanente. Eux, doivent être bien fatigués ! »

Mais Mathieu savait que c'était faux. Il savait qu'au fond il enviait la vie de Rémy. Lui, n'avait que le boulot. Personne ne l'attendait à la maison. Personne ne l'embrassait, ni ne le prenait dans ses bras. Il était sûr de ne pas être remplacé au travail, d'avoir un toit et à manger tant qu'il aurait la force de porter des cuves, et quand il n'aurait plus la force il irait ailleurs, à la chaîne probablement. Jamais on ne le renverrait, pas lui. Il était si méthodique, si précis, il faisait exactement ce qu'on lui demandait de faire, même s'il avait peur, même s'il ne voulait pas. Le patron le savait, et il lui en était reconnaissant, c'était évident. C'est pour cela que ses émotions étaient inutiles. Et puis, à quoi bon sortir de sa vie sans risques ? Enfin, sans risques. Il manipulait chaque jour des produits tous plus dangereux les uns que les autres. Il vivait dans la peur constante de tomber malade, d'être blessé, d'être renvoyé. Il ne connaissait pas l'amour, et ce qu'il ne connaissait pas ne pouvait lui manquer. Il prit sa casquette avec délicatesse et la regarda. La coccinelle y était toujours posée, exhibant avec coquetterie les points noirs qui ornaient ses élytres.

Le lendemain, Mathieu traîna un peu sur le chemin, espérant revoir non pas Rémy mais Lily, sa fille. Il était tout de même parti un peu en avance, pour ne pas arriver en retard comme la veille. En marchant, au lieu de regarder ses pieds comme d'habitude, il regardait le ciel, et le lever du soleil. Il balayait du regard le sol à la recherche dans l'herbe d'une coccinelle, et se surprenait à esquisser un léger sourire parfois. Il arriva à l'usine d'excellente humeur, et salua d'un léger signe de tête ceux qu'ils croisaient. Certains écarquillaient les yeux avec stupeur, d'autres ne répondaient simplement pas, les yeux fixant toujours l'invisible. La sonnerie matinale retentit, et d'un seul mouvement pavlovien, tous se mirent au travail. Mathieu, s'il était de bonne humeur, n'était pas devenu bavard pour autant. Mais il fredonna quelques fois ce matin-là.



En rentrant, Mathieu vit du papier dépasser de la boîte aux lettres. Tiens, du courrier, ça n'arrivait pas souvent. Une lettre de l'usine. Une augmentation ? C'était rare, mais c'était déjà arrivé, surtout que Mathieu travaillait là-bas depuis longtemps. Trente ans. Vieux mais pas si fatigué, toujours aussi dévoué. Il faisait ce qu'il avait à faire, c'est tout. Alors il ouvrit la lettre, la hâte le rendant un peu maladroit.

« Madame, Monsieur,

Nous vous remercions pour ces années de services au sein de notre entreprise et sommes dans le regret de vous informer par la présente missive de votre retrait. Nous vous demandons de quitter votre logement dans les vingt-quatre heures qui suivent la réception de ce courrier. Dans le cas d'un non-respect du délai imposé, nous serons dans l'obligation de faire intervenir les forces de l'ordre. »

Il ne lut pas la suite, ça ne l'intéressait pas. Un message automatique, probablement tapé par la machine qui avait remplacé la secrétaire qui avait eu le malheur de tomber enceinte. C'est comme ça ? Et pourtant il restait bouche bée. Il laissa tomber la lettre, se retourna et fit les mêmes gestes que tant d'autres avant lui. Il monta les marches jusqu'en haut, là où se trouvaient les petites pièces où étaient ses affaires, là où il n'était plus chez lui. Il prit quelques vêtements, du pain, termina le café qu'il avait laissé sur la table, pensant y revenir le soir, et, machinalement, sortit. Mais il n'avait rien d'une machine. Plus rien.